

Avril 1961 - Il y a 50 ans, disparaissait, en Algérie, la plus prestigieuse unité de Légion étrangère...

« J'ai choisi la discipline, mais choisissant la discipline, j'ai également choisi avec mes concitoyens et la nation française, la honte d'un abandon, et pour ceux qui, n'ayant pas supporté cette honte, se sont révoltés contre elle, l'Histoire dira peut-être que leur crime est moins grand que le nôtre » (Général De Pouilly)

LA FIN DU 1^{er} REGIMENT ETRANGER DE PARACHUTISTES

« La mémoire n'est pas seulement un devoir, c'est aussi une quête » (Commandant Hélié de Saint-Marc - " *Les champs de braises* ")

« L'Honneur est-il dans l'obéissance absolue au pouvoir légal, ou dans le refus d'abandonner des populations qui allaient être massacrées à cause de nous ? J'ai choisi selon ma conscience. J'ai accepté de tout perdre, et j'ai tout perdu. (...) Je connais des réussites qui me font vomir. J'ai échoué, mais l'homme au fond de moi a été vivifié. (Commandant Hélié de Saint-Marc, Commandant en second du 1^{er} REP - « L'aventure et l'espérance »)

Extrait de la conférence de José CASTANO : « Les Seigneurs de la Guerre »

... 22 Avril 1961

Une agitation anormale prenait naissance. On signalait des mouvements imprévus des véhicules de groupes de transport. Il était une heure du matin et les légionnaires du 1^{er} REP, commandés par le Commandant, **Elie Denoix de Saint-Marc**, fondaient sur Alger.

Pouvait-on vivre chargés de honte? La France s'enfonçait dans les égouts, la France n'existait plus. A son secours volaient les légionnaires, prêts à verser leur sang si la légion le leur demandait, marchant de leurs pas d'éternité vers la vie, vers la mort, fidèles à eux-mêmes, aux pierres tombales qui jonchaient leur route, fidèles à l'honneur.

Au même moment, d'autres « *Seigneurs de la guerre* » investissaient les grandes villes d'Algérie : le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie du Colonel **de la Chapelle**, le 5^{ème} Régiment Etranger d'Infanterie du Commandant **Camelin**, le 2^{ème} Régiment Etranger de Parachutistes entraîné par ses capitaines et son commandant, le cdt **Cabiro**, dès lors que son chef, le colonel **Darmuzai** était « déficient », les 14^{ème} et 18^{ème} Régiments de Chasseurs Parachutistes des Colonels **Lecomte** et **Masselot**, le groupement des commandos de parachutistes du Commandant **Robin**, les commandos de l'air du Lieutenant-colonel **Emery**... Les fleurons de la 10^{ème} et de la 25^{ème} Division de Parachutistes.

Et puis d'autres unités se rallient au mouvement : le 27^{ème} Dragons du Colonel **Puga**, le 7^{ème} Régiment de Tirailleurs Algériens, le 1^{er} Régiment d'Infanterie de Marine du Commandant **Lousteau**, le 6^{ème} RPIMA du Lieutenant-Colonel **Balbin** et le 8^{ème} RPIMA du Colonel **Lenoir**, le 94^{ème} RI du Colonel **Parizot**, le 1^{er} RCP du Colonel **Plassard**, le 9^{ème} RCP du Colonel **Brechignac**... A noter aussi le ralliement immédiat des **harkis** du Commandant

Guizien, basés à *Edgar-Quinet*, village situé au pied de l'Aurès. Au lendemain du cessez-le-feu, ils paieront très cher leur fidélité : un millier de ces supplétifs, avec femmes et enfants, seront massacrés dans des conditions effroyables...

J'avais 14 ans lors de ces événements et je me souviens très bien de cette vision sublime, magique, qui anesthésia alors mon esprit, celle des « *Seigneurs de la guerre* », ces hommes léopards aux corps sveltes, à la démarche altière, aux visages bronzés et résolus qui comptaient parmi les meilleurs du monde.

« *Nous sommes des morts en sursis*, expliquaient-ils. *Notre peau ne compte pas. Nous irons jusqu'au bout de nos idées* » et, sur le drapeau tricolore veillé par un parachutiste, était inscrit en lettres de feu : « *Tu vas où l'on meurt !* ».

Néanmoins quelque chose avait filtré du projet. Il n'est pas de secret que puissent garder tant d'hommes en marche vers leur mystérieux rendez-vous. De confuses alertes chuchotées de bouche à oreille avaient couru d'un bout à l'autre de l'Algérie, affolant par l'imminence d'un événement qu'ils pressentaient, de courageux officiers qui s'étaient ainsi rués dans l'une de ces échappatoires qui leur permettrait, plus tard, de pouvoir se disculper tant auprès des vaincus que des vainqueurs. Ils s'étaient fait mettre en permission pour éluder le choix et des quatre coins d'Algérie, des chefs étaient partis pour ne pas être présents quand se lèveraient les aurores difficiles... Pourtant, des années durant, sur les tombes des officiers tués au combat, ces mêmes chefs avaient limité leur oraison funèbre à un serment prêté sur les cercueils drapés de tricolore : « *Nous n'abandonnerons jamais l'Algérie !* ». Qu'en était-il aujourd'hui ?

Fallait-il dans ce cas employer la force ? C'est dans de tels moments que bascule le destin des hommes... et c'est à ce moment-là que bascula celui de l'Algérie française.

Parce que la fraction de l'armée qui s'était révoltée refusait de mener le même combat que la rébellion, la bataille allait être perdue. Parce que les généraux, notamment le général Challe, avaient eu la naïveté de croire qu'une révolution se faisait sans effusion de sang et pouvait se gagner uniquement avec le cœur et de nobles sentiments, ils allaient entraîner avec eux dans leur perte les meilleurs soldats que la France n'ait jamais eus... et tout un peuple crédule et soumis.

A l'évidence, ils négligèrent les recommandations d'un célèbre révolutionnaire : Fidel Castro, dont la doctrine était la suivante : « *Pour faire une révolution, il vaut mieux un chef méchant que plusieurs chefs gentils* ».

25 Avril 1961

Le général Challe prend la décision de mettre fin au soulèvement et de se livrer au bon vouloir de Paris. Ce faisant, il va consacrer la défaite des plus belles unités, livrer 20 ans de sacrifices et d'expérience. Ce qu'il remet à l'ennemi, c'est la force morale d'une armée qui retrouvait le goût de vaincre, c'est tout un capital jeune et révolutionnaire qu'elle avait amassé avec tant de souffrance pour la nation.

Dès lors, le choc psychologique provoqué par la reddition du chef va être considérable. Dans des circonstances d'une telle intensité dramatique, la fermeté du commandement est la bouée qui retient les faibles et les indécis. Qu'elle vienne à couler et c'est le sauve-qui-peut. Remontent alors en surface les résidus de l'humanité : les attentistes, les lâches et les habiles ! Ah ! Il ne leur reste pas beaucoup de temps pour sortir de leur prudence et prouver qu'ils méritent d'accéder au grade supérieur. Du coup, l'Etat retrouve pléiade de serviteurs zélés, moutons de Panurge revus et corrigés par l'Élysée, même si le grand cordon d'une légion d'honneur leur sert de collier.

C'est désormais la débandade ! Outre les officiers qui ont refusé de franchir le rubicon et qui louent désormais le Seigneur pour leur « *bon choix* », de nombreux officiers putschistes, sentant le vent tourner, se rallient au pouvoir. Les rats quittent le navire !...

Et ce fut la fin! Les camions défilèrent un à un avec leur chargement de généraux, de colonels, de paras et de légionnaires. Les hommes chantaient une rengaine d'Edith Piaf : « *Non, rien de rien... Non, je ne regrette rien* » tandis que d'autres camions arrivaient maintenant, portant des soldats du contingent métropolitain qui chantaient, indifférents à la peine des uns et des autres : « *Les Pieds-Noirs sont dans la merde* » sur l'air des « *gaulois sont dans la plaine* ».

Ainsi durant quatre jours et cinq nuits, des hommes valeureux avaient tenté de sauver l'Algérie. Son corps se vidait de son sang, tout sombrait. Leur dignité imposait de se conduire en Seigneurs, même s'ils étaient chargés de tout le désespoir du monde. Ne rien regretter ? Si ! D'avoir perdu. Et des camions qui roulaient maintenant dans la nuit profonde, toujours ce chant qui s'élevait encore plus vibrant :

« *Non, rien de rien*

Non, je ne regrette rien... »

JE NE REGRETTE RIEN, ce cri allait désormais devenir l'hymne de ceux qui avaient osé et qui avaient tout sacrifié... sauf leur honneur.

C'étaient des hommes vaincus –provisoirement–, courageux et généreux qui connaissaient l'adversité. Les légionnaires se souvenaient pour la plupart de leurs combats pour la liberté en Pologne ou en Hongrie, pour d'autres, ceux des rizières du Tonkin, pour d'autres encore, ceux de *That-Khé*, *Dong-Khé*, *Cao-Bang*, *Diên Biên Phu* qui furent les tombeaux d'unités prestigieuses telles que les 2^{ème} et 3^{ème} *Régiments Etrangers* et du 1^{er} *BEP -Bataillon Etranger de Parachutistes-*, celui-là même dont les légionnaires du 1^{er} REP étaient les fiers héritiers...

Les appelés des 14^{ème}, 18^{ème} RCP et des commandos, trop jeunes pour avoir connu tant de gloire, demeuraient traumatisés par ces visions apocalyptiques qui les hantaient et que représentaient ces visages lacérés où les yeux manquaient, ces nez et ces lèvres tranchés, ces gorges béantes, ces corps mutilés, ces alignements de femmes et d'enfants éventrés, la tête fracassée, le sexe tailladé. Tous, à ce moment ignoraient le désespoir et savaient que demain la lumière brillerait à nouveau. C'étaient des révoltés à la conscience pure, des soldats fidèles, des Hommes... des vrais !

Quel contraste étonnant cependant entre ces *Seigneurs de la guerre* que l'on montrait aujourd'hui du doigt sous le sobriquet fallacieux de « *mercenaires* » et de « *factieux* », ces soldats-loups à la démarche souple de félins accoutumés à la chasse et au guet, infatigables dans le chaos minéral de l'Aurès, soldats perdus dont l'uniforme collait comme une peau de bête, acceptant le défi de la guerre dans les défilés étroits comme des pièges, sur les pitons enneigés ou brûlés par le soleil, dans l'enfer du désert où le monde mort a chassé celui des vivants... et ces hommes flasques qui entonnaient de plus belle leurs incantations à la quille !...

Au lendemain de la reddition des généraux, le général de Gaulle s'empressa d'épurer l'armée française. L'occasion était trop belle d'en finir avec les contestataires trop fidèles à leur idéal et en leur parole. C'est ainsi, qu'outre les centaines d'arrestations opérées dans les milieux militaires, policiers et civils, les régiments qui avaient constitué le « fer de lance » du putsch : 1^{er} REP, 14^{ème} et 18^{ème} RCP, Groupement des commandos Parachutistes et Commandos de l'air, allaient être dissous. Le 2^{ème} RPIMA quant à lui, allait être expulsé de ses cantonnements. Dissoutes, également la 10^{ème} et la 25^{ème} Division de Parachutistes. Ne pouvant éliminer toutes les unités compromises sous peine de réduire à néant la force opérationnelle, seul leur encadrement serait sanctionné...

C'est ainsi qu'au cantonnement du 1^{er} REP, l'ordre vint, sec et cruel. Le régiment était aux arrêts ! Tous les officiers de cette prestigieuse unité devaient sur le champ se constituer prisonniers. Beaucoup de légionnaires refusaient de s'incliner ; ils voulaient livrer un ultime baroud d'honneur. Leur « *Cameron* » à eux, ils le souhaitaient, ils le désiraient. Mais toute résistance devenait désormais inutile. Leur sacrifice aurait été vain, l'Etat était trop puissant, la France entière était contre eux, elle les avait reniés et l'Algérie était d'ores et déjà

condamnée. Les blindés de la gendarmerie mobile cernaient le cantonnement, prêts à leur donner l'assaut. La flotte était là à quelques encablures, ses canons pointés vers eux. Allons ! Il faut céder. C'en est fini du 1^{er} REP...

La population européenne tout entière se dirigea vers le camp de Zéralda où les légionnaires étaient cantonnés. Elle voulait dire adieu à « *son* » régiment, le saluer une dernière fois, lui dire encore et toujours : *Merci* ! Merci à « *ses* » légionnaires. Les commerçants baissaient leurs rideaux, les jeunes filles portaient des brassées de fleurs. A eux, les portes du camp s'ouvrirent. Les journalistes furent interdits. « *Vous ne verrez pas pleurer les légionnaires !* » leur lança un officier. Même les cinéastes du service cinématographique des armées furent refoulés. Pas question de filmer la mort du REP!

Le silence se fit. Une ultime et bouleversante cérémonie aux couleurs, réunit autour du grand mât blanc, la population et ces valeureux baroudeurs, jeunes d'Algérie et vétérans d'Indochine.

Soudain, de la foule en larmes, surgit une petite fille. Tel un ange de blanc vêtu, elle s'avança vers les rangs des légionnaires, une feuille à la main. D'une voix douce et faible elle en fit la lecture. C'était l'ultime hommage du petit peuple de Zéralda à *leurs* enfants en reconnaissance de leurs sacrifices, leur courage et leur fidélité. Puis elle éleva sa petite main jusqu'à sa bouche et dans un geste empreint d'une infinie tendresse, leur adressa un baiser. A ce moment, les applaudissements crépitèrent et une pluie de pétales de rose tournoya dans les airs.

Gagnés par l'émotion et la rancœur, des légionnaires parachutistes, le visage tendu, les yeux rougis, sortirent des rangs et ôtèrent leurs décorations couvertes d'étoiles, de palmes et de gloire et les jetèrent devant eux. L'assistance regardait avec une sorte d'effroi ces médailles qui jonchaient le sol. Des femmes les ramassaient et en les embrassant, les rendaient aux paras : « *Si, si, reprenez-les !* » Des officiers pleuraient.

Puis ce fut l'embarquement dans les camions. Certains criaient : « *De Gaulle au poteau !* », d'autres « *Algérie française quand même !* ». Sur leurs joues, des larmes coulaient. D'autres s'efforçaient de sourire à la foule venue en masse pour les saluer et qui s'époumonait à hurler sur leur passage : « *Vive la légion !* », tandis qu'à la vue des képis blancs, les gendarmes mobiles s'effaçaient.

La colonne traversa la petite ville où les Européens qui n'avaient pu se rendre au camp couraient sur les trottoirs, leur lançant un ultime adieu. Des mains jetaient des fleurs sous les roues des camions.

Un à un, les lourds véhicules passèrent au milieu des cris, des larmes, des baisers envoyés à la volée. Alors, de la colonne, couvrant le grondement des moteurs, 1200 légionnaires, partagés entre la colère et le chagrin, entonnèrent un refrain aux lentes cadences, pathétique, triste, entrecoupé de sanglots :

« *Non, rien de rien,*

Non, je ne regrette rien... »

Le convoi du 1^{er} REP roulait sur un tapis de roses, de lilas et de pensées. Voie triomphale et triste. Et sous les baisers, les acclamations, les larmes et les fleurs, il disparut dans un dernier nuage de poussière, convoi de mariniers halé par une plainte grave, emportant avec lui les plus folles espérances...

Pauvre régiment ! Si glorieux ! Que triste est ton sort aujourd'hui ! Et dans son sillage se traînait déjà, lamentablement, le fantôme déguenillé de l'Algérie française...

Et tandis que les légionnaires roulaient vers leur destin, d'autres hommes, d'autres « *Seigneurs de la guerre* », braves et courageux, parachutistes et commandos des unités putschistes dissoutes assistaient, la rage au cœur, à l'amené du drapeau, de ce même drapeau qu'ils avaient eux aussi défendu au prix de larmes et de sang dans les rizières d'Indochine et

sur les pentes des djebels. La 10^{ème} et la 20^{ème} Division de Parachutistes avaient fini d'exister !...

Pressentant désormais que la victoire était proche, le FLN multipliait ses attentats barbares... Les enlèvements d'Européens eux aussi se multipliaient... Partout la guerre redoublait de sauvagerie, la guerre qui n'en finissait pas de coucher les hommes égorgés au travers des pistes, de mutiler à tout jamais une jeunesse assoiffée de vie, de présenter son visage de terreur dans les villes en proie à l'insécurité et, en toile de fond, les morts qui criaient vengeance offrant au ciel, comme une gueule béante, les atroces blessures des gorges ensanglantées.

Créé au lendemain de la seconde guerre mondiale, le BEP (Bataillon Etranger de Parachutistes), appellation originelle de l'unité, avait été deux fois sacrifié en Indochine. Une première fois au Tonkin où 17 légionnaires seulement revinrent d'une mission « *suicide* », puis à Diên Biên Phu où durant deux mois il connut le cauchemar que l'on sait. Sur le millier d'hommes qui reconstituèrent l'unité après leur premier sacrifice, moins d'une dizaine survécurent...

Reconstitué en 1955 pour les besoins de la guerre d'Algérie sous l'appellation de REP (Régiment Etranger de Parachutistes), il mit hors de combat 8000 « *fells* », récupéra plus de 5000 armes mais compta également 300 tués –dont le Colonel Jeanpierre- et 500 blessés.

Pour son seul séjour en Algérie, le 1^{er} REP avait reçu pour ses légionnaires parachutistes, plus de trois mille citations. Son drapeau portait cinq palmes et la fourragère aux couleurs de la médaille militaire.

Il était le premier régiment de choc de l'armée française. Premier par sa bravoure, premier par son sacrifice, premier par ses héros qui le composaient, premier par ses citations, douloureusement premier par le nombre de ses morts et premier dans le cœur des Pieds-Noirs. De toute cette gloire, il ne reste aujourd'hui que des souvenirs...

Puis le « *cessez- le- feu* » fut proclamé. L'ennemi d'hier devint l'interlocuteur privilégié de l'état français... et ce fut la fin.

Une nouvelle fois le drapeau tricolore fut amené. Une nouvelle fois l'armée française plia bagages poursuivie par les regards de douleur et de mépris et les cris de tous ceux qu'elle abandonnait. Le génocide des harkis commençait...

Dans le bled –comme en Indochine- les Musulmans qui avaient toujours été fidèles à la France s'accrochaient désespérément aux camions et, à bout de force, tombaient en pleurant dans la poussière de la route. Ce sont, là, des images que seuls ceux qui ont une conscience ne pourront de si tôt oublier...

Et c'est de cette façon que mourut l'Algérie française... dans la honte, les larmes et le sang... Oui, c'était bien la fin!... la fin d'un monde... la fin d'une génération de soldats... la fin d'une épopée... la fin d'un mythe... la fin d'une race d'hommes... de vrais... celle des ***Seigneurs de la guerre*** !

Et si ces hommes avaient choisi de se battre jusqu'au bout, s'ils avaient vomi le renoncement, c'était encore pour une certaine idée qu'ils se faisaient de la France, c'était pour l'Algérie française leur seul idéal, c'était pour le sacrifice de leurs camarades qu'ils ne voulaient pas vain, c'était pour ces milliers de musulmans qui avaient uni leur destin au leur, c'était pour ces « *petits Français de là-bas* » qui étaient les seuls à les comprendre et à les aimer et c'était aussi parce qu'ils avaient choisi de se fondre dans un grand corps aux réflexes collectifs, noués dans la somme des renoncements individuels et que par ce chemin, ils atteignaient à une hautaine dimension de la **LIBERTE**.

Mais le peuple d'Algérie, lui, n'exprimera jamais assez sa gratitude à ces « ***soldats perdus*** », à tous ceux qui, par sentiment profond, ont risqué leur vie, ont abandonné leurs uniformes, ont sacrifié leur carrière, ont été séparés de leurs familles –parfois durant de longues années- ont connu la prison, l'exil, le sarcasme de leurs vainqueurs et de ceux qui

n'avaient pas osé, des lâches, des poltrons et des traîtres pour être restés fidèles à leurs serments et à leur idéal.

Le temps passera, l'oubli viendra, les légendes fleuriront, mais jamais assez l'histoire ne mesurera la grandeur de leur sacrifice.

José CASTANO

e-mail : joseph.castano0508@orange.fr

« Combien de fois ma vie n'a-t-elle tenu qu'à un fil ? A 19 ans, j'ai été projeté dans l'aventure de la Résistance puis dans l'abîme de la déportation. A 44 ans, je suis sorti de prison, sans papiers, sans droit de vote, sans carnet de chèques... » (Cdt Elie De Saint Marc)

« On peut se demander ce que connaîtront nos petits-enfants de l'Histoire de France, et surtout comment ils comprendront qu'un homme qui a signé, non pas la capitulation, mais un armistice devant une armée ennemie victorieuse, peut être un traître... et qu'un autre, tel De Gaulle, put accepter la défaite en Algérie, alors que son armée avait gagné la guerre, livrer aux couteaux des égorgeurs des dizaines de milliers de civils, près de cent mille de ses soldats, et être quand même placé au Panthéon des Héros ! » (Roger HOLEINDRE, 8^{ème} RPC, créateur du maquis Bonaparte (OAS))